

# Ostwald D'une société rurale à une société OUVRIÈRE

## Mecasem

L'apprenti ajusteur  
devient chef  
d'entreprise



*Ville d'Ostwald*



Témoignages

# Regard sur notre **Patrimoine**

Ce livret laisse des traces des témoignages des aînés d'Ostwald sur la vie des entreprises, commerces et artisans de jadis.

Il est publié à l'occasion de la Journée du Patrimoine organisée en 2016.

Le groupe « Ostwald d'antan » qui rassemble une quinzaine de personnes passionnées par l'histoire de leur commune, s'est intéressé à la période qui, au fil du temps, a amené le village d'une « société rurale à une société ouvrière ».

Il a collecté images anciennes, souvenirs personnels et documents.

Il s'agit d'un regard sur le passé, d'un autre sur le présent et le futur.

Photographe, Francis Ernst souligne la diversité et la technicité des travaux entrepris dans les ateliers de l'entreprise MECASEM qu'il a vu grandir. Les reportages consacrés à cette usine installée à Ostwald, la saga familiale et les visites des lieux à l'occasion de la Journée du Patrimoine à Ostwald sont autant de porte-ouvertes sur l'avenir.

*André Adam, Ivan Bajcsa, Francis Ernst, Roger Fischer, Jean-Marie Gillig, Stephan Huck, Roger Oertel, Christian Kauffmann, Élisabeth Kopf Ludwig, Richard Linck, Pierre Pauli, Philibert Schmitter, Rémy Schwartz, Jean-Marc Waldisberg. Denis Ritzenthaler, conseiller municipal délégué, a assuré la coordination de ce livret.*

L'histoire de notre commune mérite d'être enrichie par des témoignages de ce qu'ont vécu jadis ses habitants. C'est aujourd'hui, chose faite, grâce à l'équipe d'Ostwald d'Antan.

Ostwald, aujourd'hui une ville de 12000 habitants, était à l'origine un village de pêcheurs et d'agriculteurs.

Au 19<sup>ème</sup> siècle, il a fallu trouver d'autres gagne-pains. Les uns sont devenus tisserands, d'autres embauchés à l'extraction du gravier pour aménager et entretenir les routes royales ou pour réaliser la ligne de chemin de fer Strasbourg - Bâle.

En 1907, sur 1575 habitants, 26 femmes et 474 hommes déclarent une activité professionnelle.

Quant aux salariés de la Société alsacienne des travaux publics, la SATP, ils participent aux grands chantiers autoroutiers.

Les aînés se souviennent aussi d'Auguste Mathern qui, en son temps, depuis son atelier installé dans une maison alsacienne rue du Jardin confectionnait une grande partie des chambres à coucher des jeunes mariés et aussi des cercueils.

Ostwald comptait 27 menuisiers en 1936.

Ils ont fait l'histoire de notre ville. Ils ont participé au développement de la région. Aujourd'hui ce sont autant de femmes et d'hommes, tant dans les zones d'activités que dans le tissu existant de la ville qui participent au développement de notre économie

Les témoignages des salariés d'hier sont l'occasion de souligner le travail engagé par nos chefs d'entreprises, nos commerçants et de tous ceux qui, par leur engagement, font d'Ostwald une ville qui bouge.

Jean-Marie Beutel

Maire d'Ostwald

# Artisanat et industrie à Ostwald

---

*Dans la première moitié du XIXe siècle, l'implantation d'une entreprise de constructions mécaniques à Graffenstaden a modifié profondément et définitivement la vie économique et sociale d'Ostwald. Au XXe siècle, d'autres activités industrielles sont apparues, entre autres, la gravière exploitée par Albert Gerig, la « Nouvelle Salva », les transports, la société MECASEM implantée à Ostwald.*

---

Dans un milieu naturel peu favorable à l'occupation humaine, fait de sables et de graviers, de marécages et de trous d'eau, traversé de chenaux de l'III, les villageois d'Illwickersheim ont, pendant près de 600 ans, exclusivement vécu de l'agriculture. Même les quelques artisans qui y réparaient les pièces de charrues, d'outils agraires, qui ferraient les chevaux travaillaient la terre pour en tirer leur nourriture.

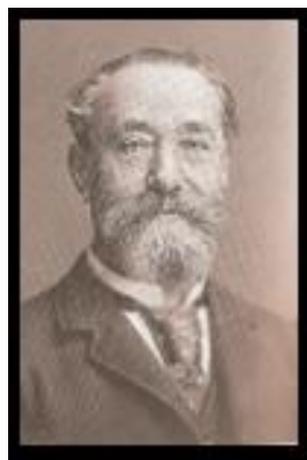
Au XIXe siècle, après la Révolution française, parce que la population du village, devenu Ostwald, ne cessait d'augmenter et malgré la mise en valeur de nouvelles terres, les productions agricoles s'avèrent insuffisantes pour nourrir tous les habitants.

## Des tisserands

Le tissage de toiles de coton permet à certains qui savaient tisser des toiles de lin, de trouver un gagne-pain. Mais l'implantation de

centres cotonniers dans les vallées vosgiennes mit fin à cet artisanat.

Pour beaucoup de familles les conditions d'existence devenaient de plus en plus difficiles. La municipalité s'efforçait de leur venir en aide : La caisse des pauvres deviendra bureau de bienfaisance.



## Léonard Heydt, chef d'entreprise dynamique

Léonard Heydt, fils du dernier garde-chasse de la ville de

Strasbourg, époux d'Anne Marie Oertel, s'avéra être un chef d'entreprise dynamique : agriculteur grâce aux terres de la dot de son épouse, aubergiste après avoir acquis le restaurant de la Rose, entrepreneur assurant l'aménagement et l'entretien des routes royales avec le gravier extrait à faible profondeur sur les « mauvaises terres » du ban d'Ostwald. À ce titre il employa des manœuvres pour creuser le sol et des voituriers pour transporter le gravier sur les chantiers.

Dans le même temps il intègre les milieux d'affaires strasbourgeois et convainc quelques « amis » à investir dans les gravières d'Ostwald : Jean Charles de Turckheim, ancien négociant, Jules Sengenwald, négociant, Alfred Renouard de Bussière, banquier, Charles Friedel, négociant, Jean Charles Frédéric André Auguste Kiehm, négociant, Louis Ratisbonne, banquier.

### **Les gravières**

Ils cèdent, en mai 1843, une gravière défoncée et fouillée par les concessionnaires du chemin de fer de l'Alsace, de la contenance de 63 ares, située au canton Oberort, à Joseph Bernard Boecklin de Boecklinsau.

L'emplacement de certaines de ces gravières était, il y a quelques années encore, visible dans le paysage : Steinmatt (rue des Vosges) où s'élèvent des immeubles ; Prairie

en contrebas de la rue de l'Île des Pêcheurs occupée par la Résidence Siloë, etc. Le nom de la rue, impasse de la Gravière rappelle encore la proximité de ce site.

### **Les constructions mécaniques à Graffenstaden**

L'implantation d'une entreprise de constructions mécaniques à Graffenstaden modifie profondément et définitivement la vie économique et sociale d'Ostwald. Les villageois, agriculteurs, journaliers domiciliés alentour, trouvèrent là une nouvelle source de revenus. En 1866 le conseil municipal d'Ostwald donne une suite favorable à la demande du Baron de Bussières, directeur de l'Usine, qui sollicite « l'autorisation de poser sur les communaux une voie ferrée devant relier l'Usine à la ligne Strasbourg Bâle ». Il assortit son autorisation de quelques conditions :

### **Entre Ostwald et Illkirch**

« L'Usine établira à ses frais un chemin pour voitures et piétons reliant les communaux du Winkelaegert (route de Geispolsheim) à la route impériale n°83 et partant, un pont en bois sur l'Ill où l'Usine pourra livrer le passage du chemin de fer à condition que les voitures puissent le franchir sans crainte d'accidents. »

La commune d'Ostwald se charge d'établir à ses frais un chemin praticable, partant du Village pour aboutir au bout du chemin mis à la charge de l'Usine.

Ainsi va être réalisée une communication directe entre Ostwald et Illkirch Graffenstaden. (rue du Maréchal Foch). L'Usine de Graffenstaden est devenue un élément attractif et moteur pour la commune d'Ostwald.

Le village se développe dès lors dans le Sud du ban avec la construction de petites maisons à colombages prolongées par une remise et un jardin potager et verger. Dans un premier temps, l'ouvrier ne se coupe pas de la terre. Avec sa famille, il cultive quelques champs, soigne son jardin, élève du petit bétail, des volailles. Cet ouvrier paysan subsistera au-delà du milieu du XXe siècle.

L'accroissement des effectifs a engendré une extension de l'habitat, donc de la construction. Les métiers du bâtiment ont également occupé de la main d'œuvre. Mais le village est devenu, de plus en plus un dortoir. Le travail engendrait de grands courants migratoires. Le matin, du village à l'usine. Le soir de l'usine vers le village. Au début ces déplacements s'effectuaient à pied. Après 1920 le vélo a permis d'accélérer le déplacement et même de permettre un retour au domicile pour déjeuner. Certains prenaient le train

pour aller à Strasbourg ou Molsheim (Bugatti).

Jusqu'en 1931, aucun transport en commun ne permet de sortir du village. À cette date, M. Griesemann, garagiste, met en place un autobus de 21 places assises et 5 debout pour relier neuf fois par jour le village à Strasbourg, quai de l'Abattoir. En 1933, la ligne est concédée à la CTS. Insérée dans le réseau CTS, elle s'arrête au Roethig où le tramway venant de Lingolsheim transporte les voyageurs en ville.

### **Des industriels au XXe siècle**

Une gravière exploitée depuis 1912 par Albert Gerig, prend de l'importance avec la construction de fortifications aux environs de Strasbourg.

Contigus au chantier Société alsacienne de travaux publics, la SATP, s'élevaient les ateliers de la « Nouvelle SALVA », un établissement spécialisé dans l'équipement des voies ferrées. L'entreprise élargit son activité à la mécanique générale et à la production de matériel de mines sans renoncer à ses constructions premières.

Bien d'autres activités sont nées, notamment les transports Klein et Nuss, les entreprises de construction Georges Wilm et Léopold, la ferblanterie et les sanitaires Spohner, Hert Jérôme et Schandel, la société Omégal.

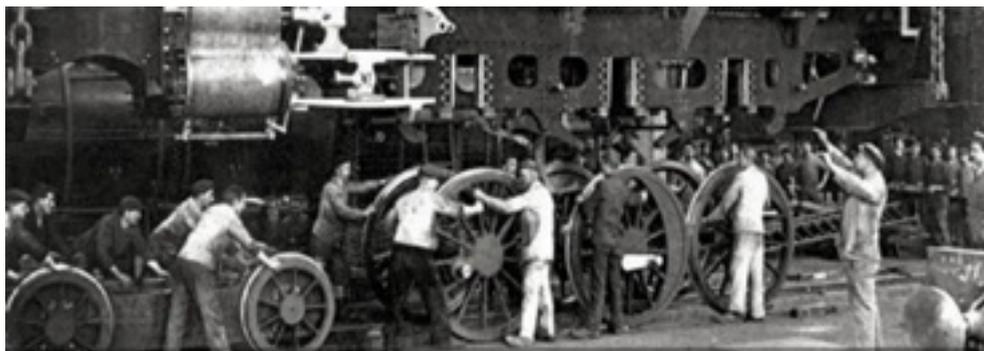
# Activités professionnelles à Ostwald

Année	1836	1846	1866	1880	1907	1936	1954	1961
Journalier	43	60	35	47	15	94	17	
Charpentier	12	14	26	17	12	7	9	4
Maçon	10	6	25	27	13	32	24	22
Entrep.Const.			2			2	4	3
Boulangier	2	2	2	1	2	13	9	13
Boucher		1	2	4	2	17	19	22
Cordonnier	6	3	7	5		5	5	5
Tailleur	2	2	4	6	4	6	4	4
Couturière	2	3	7	5	5			42
Coiffeur						11	9	6+13
Charron	3	1	1	4	4	1		
Maréchal ferrant	4	4		5	2			
Rémouleur	1							
Vannier	3	8	1	1				
Tonnelier	2	1	1	1		2	3	
Menuisier		1	3	5	25	37	33	37
Serrurier		1	12	24	72	61	18	35
Tisserand	62	12	4					
Ouvrier(e) en chapeaux		1+15						
Ouvrier			36 + 19	38	78	112	39	46 + 138
Manœuvre			3			3	61	50
Forgeron			11	12	10	11	8	5
Perceur			1		7		3	2
Fondeur					4	2	4	5
Aléteur					4	7	22	10
Fraiseur					2	13	12	11
Tourneur sur fer			1	6	23	64	61	52
Mécanicien				6		40	33	45
Machiniste				3	16		4	2
Chaudronnier						4	4	2
Ajusteur						33	108	111
Modelleur						8	4	3
Magasinier						6	8	13
Outilleur						4		8
Soudeur							3	8

Monteur						4	11	20
Tanneur					12	10	9	7
Ouvrier de brasserie					1	3	3	5
Électricien						21	31	33
Ferblantier						8	12	10
Carreleur						2	1	5
Plâtrier						2	5	2
Peintre						2	4	3
Tapissier						4	3	1
Voiturier/cha uffeur			5	9	16	36	58	
Entrep. Transp.						2	4	3
Garagiste						1	4	5
Contremaître						14	9	17
Chef (équipe- atelier...)						2	17	42
Technicien- ingénieur						7	9	37
Directeur						4	2	8
Sculpteur					3	2		
Tourneur sur bois						1	1	
Bonnetier			1					
Brossier			3					
Domestique		8	7	3	5			44
Frappeur			5					
Constructeur de bateaux						1	1	
Population municipale	831	885	1021	1184	1575	3038	3584	4810
Population active	342	279	370	481	500	1211	1516	1906
Population active %	41,15 %	31,52 %	36,23 %	40,62 %	31,74 %	39,86 %	42,29 %	39,62 %
Dont hommes	247	240	290	337	474	946	1080	1308
%	72,2%	86%	78%	70%	95%	78%	71,2%	68,6%
<b>Année</b>	<b>1836</b>	<b>1846</b>	<b>1866</b>	<b>1880</b>	<b>1907</b>	<b>1936</b>	<b>1954</b>	<b>1961</b>

## « L'usine » de Graffenstaden

*L'Usine de Graffenstaden, une entreprise de constructions mécaniques, est devenue un élément attractif et moteur pour la commune d'Ostwald. De 90 ouvriers en 1836 l'usine passe à plus d'un millier en 1854. Les villageois, agriculteurs, journaliers ont trouvé là une nouvelle source de revenus. Son école d'apprentissage accueillait chaque année une quarantaine d'apprentis dont la moitié était originaire d'Ostwald.*



*Les ouvriers au travail à l'usine.*

*Archives Luc Diebold*

L'implantation d'une entreprise de constructions mécaniques à Graffenstaden modifie profondément et définitivement la vie économique et sociale d'Ostwald. En 1838, Schwilgué, le restaurateur de l'horloge de la Cathédrale, transfère ses ateliers à Graffenstaden dans les locaux d'une quincaillerie. Il y fabrique dans un premier temps des balances décimales. Mais progressivement de nouvelles activités s'ajoutent à cette première production. À partir de 1841, des machines-outils, de 1842, des roues de wagons et des voitures de chemin de fer, de 1846, des tenders (wagon d'un type spécial placé immédiatement après la locomotive pour assurer son approvisionnement en bois, charbon, gazole et en eau), de 1856, des locomotives, etc.

Cette expansion de l'Usine de Graffenstaden a pu se faire grâce au dynamisme de sa direction et à l'apport d'une main d'œuvre autochtone. La première année l'usine engagea 30 apprentis mécaniciens. En 4 ans, sous la direction des meilleurs ouvriers ils vont devenir des ouvriers spécialisés.

Leur nombre augmenta tous les ans. De 90 ouvriers en 1836 l'usine passe à plus d'un millier en 1854. Dans le même temps, pour s'assurer le recrutement de cadres, l'usine créa en 1856 une école professionnelle qui a permis aux meilleurs de parfaire leurs connaissances et d'accéder aux postes de contremaître voire de technicien.

**Une voie ferrée et un pont**

Les villageois, agriculteurs, journaliers domiciliés alentour, trouvèrent là une nouvelle source de revenus. En 1866 le conseil municipal d'Ostwald donne une suite favorable à la demande du baron de Bussières, directeur de l'Usine, qui sollicite « l'autorisation de poser sur les communaux une voie ferrée devant relier l'Usine à la ligne Strasbourg Bâle ». Il assortit son autorisation de quelques conditions :

« L'Usine établira à ses frais un chemin pour voitures et piétons reliant les communaux du Winkelaeget (route de Geispolsheim) à la route impériale n°83 et partant, un pont en bois sur l'Ill où l'Usine pourra livrer le passage du chemin de fer à condition que les voitures puissent le franchir sans crainte d'accidents. »

La commune d'Ostwald se charge d'établir à ses frais un chemin praticable, partant du village pour aboutir au bout du chemin mis à la charge de l'Usine.

Ainsi va être réalisée une communication directe entre Ostwald et Illkirch Graffenstaden. Il s'agit de l'actuelle rue du Maréchal Foch). L'Usine de Graffenstaden est devenue un élément attractif et moteur pour la commune d'Ostwald.

Le village se développe dès lors dans le Sud du ban avec la construction de petites maisons à colombages prolongées par une remise et un jardin potager et verger. Dans un premier temps, l'ouvrier ne se coupe pas de la terre. Avec sa famille, il cultive quelques champs, soigne son jardin, élève du petit bétail, des volailles. Cet ouvrier paysan subsistera au-delà du milieu du XXe siècle.

L'analyse des professions mentionnées sur les états établis lors des recensements permet de suivre l'évolution de l'Usine de Graffenstaden, la spécialisation progressive des tâches, l'apparition de nouveaux métiers. Jusqu'au milieu du XIXe les activités exercées sont celles qu'on rencontre dans un village rural. À partir de 1866 apparaissent les ouvriers, manœuvres, forgerons, serruriers...

### **Jusqu'aux années 1960**

En 1880, leur nombre a augmenté et apparaissent des tourneurs sur fer, des mécaniciens, machinistes (Maschinenschlosser). Le rattachement de l'Alsace à l'Empire prussien a freiné le développement de l'usine à la recherche de nouveaux débouchés. Au début du XXe siècle, la production reprend, les effectifs augmentent, une fonderie est créée, de nouvelles spécialisations s'imposent, perceur, aléueur, fraiseur...

Après la guerre et les difficultés liées au retour dans le giron de la République, malgré les difficultés économiques des années 1930, la SACM connaît un nouvel essor : explosion des effectifs, mécanisation du travail qui exige des spécialisations, ajusteur, chaudronnier, modeleur, magasinier, ouilleur, monteur, électricien...

Son école d'apprentissage accueillait chaque année une quarantaine d'apprentis dont la moitié était originaire d'Ostwald. Ce fut d'ailleurs la première du genre en France. Cette évolution se poursuit après 1945 jusqu'aux années 1960.

## Aux postes de responsabilité

« L'usine fait vivre une partie de la population d'Ostwald, l'agriculture n'est plus en mesure au 19<sup>e</sup> siècle de subvenir aux besoins de la population. La population augmente et le rendement sur les terres cultivables est médiocre.

Dans un premier temps, ce sont des journaliers qui vont travailler à l'usine. Le personnel qualifié est recruté dans des régions qui ont déjà une vocation industrielle comme la région de Niederbronn ou on travaille le fer depuis des générations. Mais rapidement l'usine forme des apprentis qui deviendront d'excellents ouvriers qualifiés, qui seront appréciés également dans les entreprises de la région.

Un certain nombre d'Ostwaldois qui, pour la plupart, ont débuté dans l'entreprise avec un CAP en poche accéderont à des postes de responsabilité.

En voici une liste qui demande à être complétée.

Gustave Schuster, né en 1889 : ingénieur à l'usine.

Willy Schell, né en 1915 : responsable ventes au bureau machines-outils.

Roger Kauffmann, né en 1925 : chef d'atelier au bâtiment 10.

Xavier Gilgemann, né en 1925 : contre maître au bâtiment 70.

Guido Schmitter, chef d'atelier peinture.

François Lambinet, né en 1924 : technicien bureau d'études machines-outils.

Alphonse Thomas, né en 1892, Lucien Gillig né en 1903 et Lucien Schoelhammer : ils se sont investis dans la formation et ont travaillé à l'atelier d'apprentissage avec une génération d'apprentis en leur inculquant leur savoir-faire.

Connus pour leur engagement au syndicat et au comité d'entreprise : Alfred Ammann, né en 1899 qui a également été conseiller municipal et adjoint au maire dans l'équipe du maire Oertel après la guerre, en 1946 ; Antoine Muller qui habitait à Ostwald, rue du Barrage. Leur engagement et leur compétence étaient reconnues et appréciées par les collègues de travail.

# Les Ostwaldois liés à leur « usine »

---

*La Société alsacienne de construction mécanique (SACM), « Unseri Fabrick » avait aussi des commandes de la Marine nationale. Elle avait sa musique et sa chorale. Son comité d'entreprise gérait des bains pour les employés et leurs familles, des cantines, des colonies de vacances.*

---

Quel Ostwaldois n'a pas un parent ou un grand parent jadis employé par la Société alsacienne de construction mécanique (SACM) ? Peu sans doute. « Unseri Fabrick » comme on l'appelle toujours, fait partie intégrante de la vie économique à Ostwald.

L'usine de Graffenstaden, rappelle Rémy Schwartz qui, jadis, y était employé, a porté des noms différents. Elle s'est appelée la SACM, Alcatel, Huron, Flender. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il s'agissait de la Magdeburgermaschinenfabrik.

« Nous fabriquions des locomotives (SNCF 141 P) de Wendel, des machines-outils vendues dans le monde entier, des engrenages pour Alsthom Belfort des machines électriques.

### Des commandes de l'armée

Par ailleurs, nous produisions des affûts de 100 (tourelle) pour la marine française, de 1500 à 2000 pièces de torpilles, des ASDIC qui étaient des appareils pour détecter les sous-marins par ultrasons (l'ancêtre du Sonar). Pour l'exploitation des mines, l'usine produisait des haveuses qui sont des machines utilisées dans les travaux souterrains afin d'extraire des

matériaux. Des shuttles cars, hélicos compresseurs sortaient de Graffenstaden ».

Rémy Schwartz se souvient aussi de commandes exceptionnelles pour l'armée notamment 300 tourelles de chars AMX10 et pour les collèges et lycées d'enseignement technique de 100 à 150 petites aléseuses-fraiseuses. « Des interventions d'André Bord alors ministres des Anciens combattants, aussi celles d'André Durr, le maire, avaient permis de combler un manque de commandes », précise l'ancien salarié.

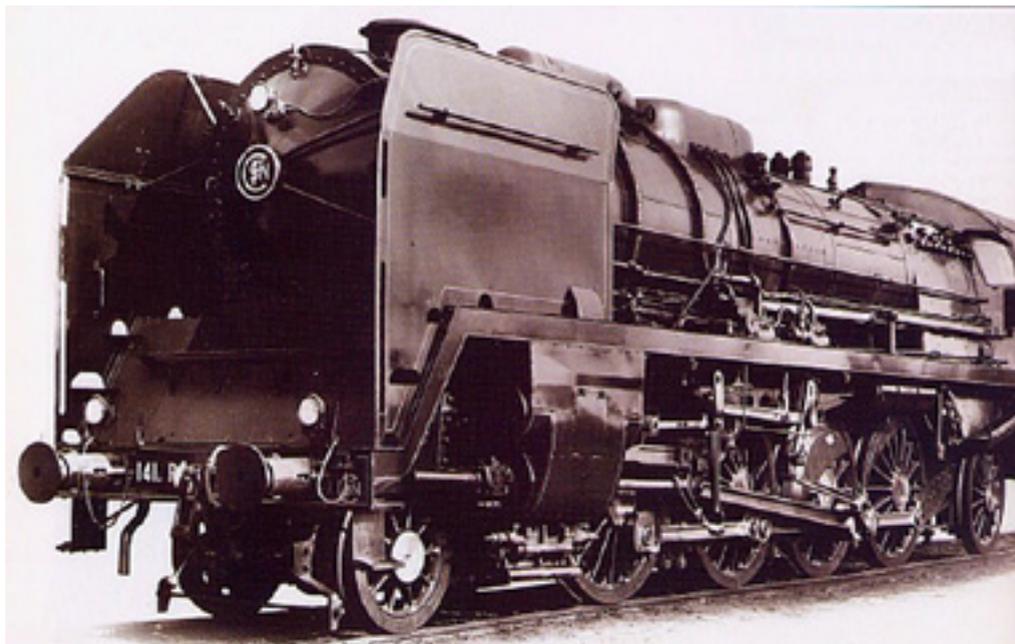
### Le comité d'entreprise

Il a connu trois organisations syndicales : la CGT, la CFTC et les Autonomes qui avaient des confrères aux Forges de Strasbourg et à la CTS (transports strasbourgeois). Pour ironiser, nous appelions les Autonomes les « Werschteles » parce que, à chaque assemblée, on servait de la salade de pommes de terre et des knacks. Le Comité d'entreprise (CE) gérait des bains pour les employés et leurs familles, des cantines et tickets-restaurants, des colonies de vacances à Fouday. Pour Noël, chaque enfant recevait un paquet. Le CE avait aussi

un magasin qui proposaient des articles à bon marché.

L'usine avait sa musique qui est devenue la « Musique municipale Vulcania ». La chorale, « d'Herrechorale » était surtout fréquentée par les employés. C'est aujourd'hui la « Chorale de l'III ». L'infirmierie était ouverte plusieurs demi-journées par semaine. Il y avait une salle et un appareil pour faire des

radiographies. Un infirmier et une infirmière étaient présents tous les jours. Le Dr Mehl devenu médecin légiste à Strasbourg, y assurait les consultations. Après son départ, le Dr Schweitzer a pris le relais. C'était un proche descendant du Dr Albert Schweitzer. ».



*« Nous fabriquons des locomotives (SNCF 141 P) de Wendel » .  
Archives Luc Diebold*

# À vélo pour la pause déjeuner

---

*Stephan Huck se souvient, des années « cinquante » (1950-1960). Les salariés de la Société Alsacienne de Constructions Mécaniques, la SACM, habitant Ostwald, rentraient chez eux pour y déjeuner. Son témoignage.*

---

« À l'usine, la SACM à Graffenstaden, il n'y avait pas de cantine à l'époque. D'ailleurs, la plupart des salariés n'aurait pas pu déboursier le prix des repas. Peu de femmes mariées exerçaient un emploi salarié. Elles avaient, entre autres, la tâche de préparer le repas pour leur mari, leurs enfants et parfois d'autres membres de leur famille.

À midi, retentissait la sirène de l'usine. Elle annonçait le début de la pause. Ce moment coïncidait avec la sortie des classes de l'école primaire communale et aussi avec le tintement des cloches de l'église catholique qui sonnaient l'Angelus de midi. Quelques minutes plus tard, une longue colonne de cyclistes, roulant à deux de front arrivait par la route principale, la rue du Maréchal Foch et la rue du Général Leclerc. Les vélos étaient parfois dépassés par quelques « Mobylettes ». À 12h50, retentissait à nouveau la sirène. Elle signalait qu'il était temps de se remettre en route. La sirène de 13h indiquait la reprise du travail. Avec les sonneries des cloches des offices religieux, les sirènes de l'usine rythmaient la vie à Ostwald.

La SACM, que certains appelaient « *unsri Fàwreck* » (notre usine), avait à l'époque une fonction sociale et bien des femmes, devenues veuves, y trouvaient un emploi pour subvenir à leur nouvelle condition.

Il y existait aussi, sous l'action des syndicats, une sorte de comité d'entreprise avant l'heure. Je me souviens, avec émotion, des colis de Noël que mon père ramenait à la maison sur le porte-bagages de son antique vélo. Il nous amenait également des tickets à prix réduit pour pouvoir nous rendre aux bains municipaux d'Illkirch-Graffenstaden. À l'époque, peu de familles disposaient chez eux d'une salle de bains.

## Des séjours en colonie

Mes frères et moi comme les autres enfants des salariés de la SACM, nous avons également eu droit à des séjours en colonie de vacances. Nous allions à Fouday dans la haute vallée de la Bruche. Pour moi, c'était les premières vacances hors du contexte familial. J'avais l'impression d'être à l'autre bout du monde. J'étais très heureux de pouvoir rencontrer des garçons de mon âge, habitant d'autres villages. Une des cuisinières habitait à Ostwald. Il s'agissait de Sophie Menninger. J'ai retrouvé une carte postale, représentant le bâtiment de la colonie de vacances que j'avais envoyée à mes parents. L'affranchissement coûtait, en 1958, 12 francs (anciens) ».

# Le **quotidien** de l'ouvrier ostwaldois

*Née à Ostwald en 1932 à l'ombre du tilleul et près du cimetière, Annette Pflieger a, en mars 2013, parlé de son enfance. Elle évoque le travail et la vie au quotidien.*

La maison où je suis née a brûlée en 1933. Il ne restait que les dépendances. Papa, avec des amis, l'a rapidement reconstruite. Plus tard, pendant la « drôle de guerre », les soldats ont aidé papa à améliorer un peu le confort. À la cuisine, il y avait un évier, une cuisinière, un buffet, une table, un meuble à chaussures. Nous avions déjà l'eau courante mais aussi un puits qui nous servait encore beaucoup pour le jardin et le linge. La lumière nous venait du voisin. Nous étions branchés sur sa ligne. Tous les mois, papa lui donnait un peu d'argent. Nous avions des volailles, un jardin, chat et chien.

## **Pour Olida**

À Noël nous faisons du foie gras. Maman faisait des terrines et une partie des foies était vendue à Olida. Cela rapportait un peu d'argent. Il y avait au moins trois oies qu'il fallait gaver deux fois par jour pendant trois semaines. Le reste des volailles était mangé au cours de l'année. Je les amenais à l'Église le matin et à midi, à la sortie de l'école, je les ramenaient.

Pour le chauffage, nous nous servions de la cuisinière dans laquelle nous brûlions du charbon. La maison était petite. Il y avait la chambre des parents avec mon berceau et la chambre des garçons, mes frères.

## **Chez Darbois et à l'usine**

« Lors du bombardement, maman, et d'autres femmes ensachaient le thé au château chez Darbois. Comme j'avais très peur des bombes, j'ai couru au château avec mes amies, avait-elle raconté.

Suite à la Libération, le 23 novembre 1944, il y avait beaucoup de soldats à Ostwald, tant chez les particuliers qu'à l'école. L'usine Salva était occupée par des soldats américains. Après le bombardement, il y avait une grosse lézarde dans un mur. Nous l'avons bouché avec du papier journal. Après la guerre, papa a acheté une baraque en bois qui était habitée jusqu'en 1959. Mais papa ne vivait plus. Il est décédé en 1951.

Pour acheter la baraque, l'usine, la SACM à Graffenstaden, avait prêté l'argent. Papa y travaillait. Deux jours après son décès, maman avait été convoquée pour le remboursement du reste du prêt. Elle a pu rembourser avec ce qu'elle avait touché de l'assurance décès contractée chez les pompiers.

Après le décès de papa, il a fallu que maman retravaille. Elle a d'abord balayé l'école puis elle a été embauchée à l'usine jusqu'à se retraite à l'âge de 60 ans, c'était en 1963.

# La **gravière** d'Albert Gerig



*Le gravier était jadis transporté à Strasbourg par voie d'eau.* Archives F. Ernst

Une gravière exploitée depuis 1912 par Albert Gerig, prend de l'importance avec la construction de fortifications aux environs de Strasbourg. Pour satisfaire l'énorme demande l'entreprise s'équipe d'une drague flottante à vapeur qui extrait 30 m<sup>3</sup> de matériaux à l'heure. Le gravier est transporté à Strasbourg par voie d'eau. Chargé sur des wagons ou des voitures il est utilisé sur les multiples chantiers. Après 1920, tout en continuant l'extraction de gravier, l'entreprise s'occupe de travaux publics. Au dragage s'est ajouté un poste de concassage des galets et un atelier de réparation du matériel. Les matériaux sont encore évacués par

voie d'eau mais empruntent aussi l'embranchement de la voie ferrée qui relie le site à la ligne Strasbourg Bale.

Après 1945, le béton armé est de plus en plus utilisé dans la construction, l'aménagement et l'entretien des routes devenant une priorité nationale, l'extraction de gravier ne cesse d'augmenter pour les besoins en remblais, concassés, enrobés, macadam, etc. De nouvelles technologies, de nouvelles machines équipent le chantier qui ne cesse de s'étendre et engloutit de nouvelles terres dans un plan d'eau de plus en plus profond.



*Les équipements démontés sur le site de la gravière du Gerig.*

*Photo Francis Ernst*



L'extérieur de l'usine installée rue de l'Île des Pêcheurs.

## La **SALVA**, fournisseur des Chemins de fer d'Alsace et de Lorraine

---

*Contigus au chantier SATP, s'élevaient les ateliers de la « Nouvelle Salva ». En 1927 un pâturage communal cédé à bas prix et la présence d'un raccord privé à la voie ferrée ont décidé la Société « Le Signal » à construire ici un établissement spécialisé dans l'équipement des voies ferrées. En 1933 le Signal devient « la Nouvelle SALVA », entreprise à seul capital familial. En 1947, dénommée La Nouvelle SALVA, elle élargit son activité à la mécanique générale et à la production de matériel de mines. Elle cessa son activité au cours des années 1970.*

---

La SALVA se dénommait initialement Le SIGNAL, entreprise gérée par une société anonyme à capital familial fondée peu après la Première guerre mondiale par un groupe d'industriels alsaciens, entre autres Albert Gerig, Frédéric Koehli, et par Joseph Béha, propriétaire d'une fonderie à Remiremont, pour la fabrication d'équipements de voie ferrée, de postes d'aiguillage et de signalisation destinés à l'administration des Chemins de fer d'Alsace et de Lorraine.

Au temps du *Reichsland Elsaß-Lothringen* (1871-1918), la *Kaiserliche Generaldirektion der Eisenbahnen in Elsaß-Lothringen* (Direction générale impériale des chemins de fer d'Alsace-Lorraine) utilisait le système allemand de signalisation Max Jüdel et Carl Stahmer. Cette particularité n'était pas adaptée au système français des voies ferrées doubles où les trains circulent dans le sens de la marche sur la voie de gauche alors qu'en Alsace et en Moselle la circulation se fait encore aujourd'hui sur la voie de droite,

vestige laissé par les Allemands en 1918.

### **Des fraiseurs, des serruriers, des forgerons**

En raison des bonnes relations établies entre les dirigeants de l'entreprise Le SIGNAL avec les autorités françaises, celle-ci fut admise comme fournisseur de l'administration des Chemins de fer d'Alsace et de Lorraine tout en concevant ses procédés de fabrication de matériels ferroviaires en continuité du système Jüdel et Stahmer. Au plus fort de son activité pendant l'Entre-deux-guerres l'usine, déjà dénommée en 1928 S.A.L.V.A (Société alsacienne et lorraine d'équipement de voies et appareils de sécurité pour les chemins de fer), employait jusqu'à 75 salariés dont des fraiseurs, des serruriers, des forgerons, et des employés administratifs. La plupart des salariés étaient domiciliés à Ostwald, mais certains venaient également des communes aux alentours.

### **Filiale allemande pendant la guerre**

Par la suite, la SALVA, perdant une grande part de son marché avec la SNCF dont la création en 1938 mettait fin à l'administration des Chemins de fer d'Alsace et de Lorraine, diversifia son activité dans la mécanique générale, les travaux de forge et de tôlerie, la construction de barrières de sécurité et de matériel de mines.

Pendant toute la durée de la guerre, la SALVA, mise sous séquestre par les autorités

d'occupation, poursuivit ses activités en tant que filiale d'une société de commandite de Berlin sous le nom de Signalbau-Werk Julius Pintsch et sous la direction de Mr Koehli.

En 1947 l'entreprise connut le renouveau sous forme d'une société anonyme par actions dénommée La Nouvelle SALVA au capital de 600.000 francs, et fut redirigée pendant plusieurs années par Mr Deschamps qui se vit confier les responsabilités de président directeur général en 1957. D'anciens salariés d'Ostwald qui avaient travaillé à l'usine avant-guerre furent réembauchés, tels Georges Kieffel, revenu en libérateur à Ostwald en novembre 1944 avec la 2<sup>e</sup> DB, exploitant par la suite d'un salon de coiffure rue du Général Leclerc, Charles Strub gérant d'une épicerie rue du Général Leclerc, Alphonse Roehri, propriétaire avec son épouse de la quincaillerie rue des Vosges, et Lucien Gluck qui à sa retraite ouvrit un petit commerce de produits alimentaires pour l'élevage de lapins et de volailles rue de Lingolsheim.

### **Des composants pour le rail**

Pierre Pauli, qui fut président du conseil d'administration de la caisse du crédit mutuel d'Ostwald de 1992 à 2002, se souvient bien des cinq années qu'il a passées à la SALVA de 1946 à 1951 d'abord comme apprenti ajusteur puis en tant que dessinateur. Il se rappelle, entre autres souvenirs, de la fabrication de postes d'enclenchements dénommés en allemand *Stellwerke* que la SALVA

construisait intégralement à partir de leurs composants usinés sur place.

Ces appareils étaient principalement destinés dans les gares de triage à assurer la manœuvre des aiguillages des voies ferrées par un système de tringles commandé manuellement par un levier qu'actionnait un agent aiguilleur pour permettre de diriger un train sur une autre voie.

Perdant de plus en plus ses clients, et incapable de se moderniser,

La Nouvelle SALVA cessa son activité au cours des années 1970.

### **Cessation d'activités**

L'entreprise Silbermann qui lui était contiguë produisait des éléments préfabriqués en béton armé. Il ne reste plus de trace de ces édifices qui, devenus au fil des années une friche industrielle, ont été totalement rasés pour céder la place à un espace urbanisable selon le projet de la municipalité.

# Une usine sous surveillance durant l'occupation

Mme Elisabeth Gillig (16.11.1906 – 25.09. 2003) a travaillé dans l'usine de 1925 à 1948 comme sténodactylo lorsque l'entreprise s'appelait le SIGNAL, puis à partir de 1933 comme responsable de la comptabilité et secrétaire auprès de Mr Jean-Marius Deschamps, ancien élève de l'école normale supérieure des Arts et métiers, directeur de la SALVA. Ce dernier ayant été mobilisé en 1939 et fait prisonnier par les Allemands, Mme Gillig a continué à être employée par l'usine mais fut rapidement suspectée par la Gestapo et les agents de la section locale du parti nazi NSDAP (*Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei*) de mener une activité de propagande contre Hitler. En effet elle dut plusieurs fois subir un interrogatoire et des perquisitions à son domicile par les autorités nazies ainsi qu'à son bureau à la SALVA, où un membre local du parti nazi fut spécialement affecté à la surveillance de l'usine.

## Deux caricatures d'Hitler et de Mussolini

Quel complot lui reprochait-on en 1940? D'avoir conservé en dépôt deux valises que Mr Deschamps lui avait confiées avant son incorporation en même temps qu'un appareil photo

contenant des prises de vue d'un convoi de prisonniers français, et surtout d'avoir fait circuler au sein de l'usine deux caricatures d'Hitler et de Mussolini. L'une représentait le Führer faisant le funambule sur une corde au-dessus du Duce applaudissant la scène. Sur l'autre on voyait Hitler, la corde s'étant brisée, tomber sur le dos de Mussolini. Malgré leur acharnement, les agents de la Gestapo ne parvinrent pas à découvrir les auteurs et les diffuseurs des caricatures au sein de la SALVA, ni à établir les responsabilités de Mme Gillig.

## Au camp de Schirmeck

De guerre lasse, les agents cessèrent leurs investigations en 1942 mais maintinrent, en vain, de fortes pressions sur cette dernière pour que son mari adhère à la NSDAP et que sa fille s'inscrive à la *Hitlerjugend*. Pour autant, la Gestapo ne cessait d'exercer pressions et intimidations au sein de la SALVA et d'y suspecter tout salarié de comploter contre le régime nazi. Alfred Ehret, un habitant d'Ostwald que Mme Gillig avait fait embaucher à la SALVA, fut dénoncé à tort pour ces faits et interné pendant plusieurs semaines au camp de Schirmeck.

## Témoignage

# Rue Gerig, le **restaurant** Zum Illfischer

---

*Né en 1931, Robert Barth a bien connu le Fédéral, auparavant le restaurant Zum Illfischer. C'était le siège du club d'épargne et le lieu de rendez-vous des ouvriers.*

---

Robert Barth : « La brasserie Gruber avait décidé de construire un restaurant qui s'est appelé Zum Illfischer. Construit au croisement de la rue Leclerc qui s'appelait à l'époque rue de Strasbourg, et la rue de l'Île des Pêcheurs (Fischerinselstross) nommée aussi la rue Gerig (Gerigstross), le bâtiment était alors quasiment isolé. Il y avait une maison en face. Deux cents mètres plus loin se trouvait le lotissement Gerig. C'était, je crois, à la fin des années 20, ou au début des années 30 ».

À l'époque, raconte Robert Barth, près de 160 personnes travaillaient au fond de la rue dont une centaine à la gravière et aux ateliers d'entretien de l'époque. Chez Gerig, le fondateur de la SATP, Société alsacienne de travaux publics. M. Gerig était un agriculteur du Neuhof qui venait à Ostwald avec son attelage.

### **Plus de 200 emplois dans la rue**

Entre 40 et 50 personnes étaient aussi employées à la nouvelle Salva qui s'appelait alors Signal. Il y avait aussi l'entreprise de construction Silbermann qui employait une dizaine d'ouvriers au dépôt et à l'atelier de

pièces de béton fabriquées sur place et transportées sur les chantiers.

Ce contexte explique le succès du restaurant qui, jadis, accueillait un grand nombre d'ouvriers qui, dans la matinée, avant de se rendre au travail, prenaient une bière, en alsacien « E Seidel » avec une eau-de-vie, un « schnapps ». On y servait plus rarement un café. À midi, c'était une halte obligatoire pour les chauffeurs et les voituriers qui, d'ailleurs, lorsqu'ils passaient devant le restaurant, allaient boire un coup.

### **Un lieu de rencontres**

Cette activité générait autour du restaurant un trafic intense de véhicules, d'attelages, de camions. Il y avait notamment les véhicules qui ramenaient des gravats de la ville et les déchargeaient dans les fossés qui se trouvaient sur le site de l'actuelle mairie. Lors des travaux de terrassements entrepris à l'occasion de la construction du bâtiment, on a retrouvé cette décharge. Les voitures qui quittaient le site étaient chargées de sable ou de gravier de la ballastière.

Après la journée de travail, « am Firowe », le restaurant recevait les

ouvriers qui, avant de rentrer chez eux, allaient prendre une bière voir plusieurs, manger des bretzels ou du rollmops qui se trouvait dans des bocaux sur le comptoir.

Les week-ends, les Ostwaldois s'y retrouvaient. Comme la plupart ne disposait pas de radio, lorsque quelqu'un avait eu vent d'une information susceptible d'intéresser, il amusait la galerie. On y jouait aussi aux cartes



*C'était jadis le lieu de rendez-vous des salariés.*

Un club d'épargne y avait son siège. Auguste Barth, le père de Robert Barth, en a été longtemps le président. Ce club d'épargne était essentiellement fréquenté le vendredi soir. Lorsque les ouvriers avaient touché la paie, ils y laissaient un petit pécule. Ils touchaient leurs épargnes à Noël. Les Ostwaldois y venaient le dimanche matin. Il en était encore ainsi durant les années après-guerre.

### **Les passages du train**

Autre anecdote : lorsqu'arrivaient les chariots pour livrer les fûts de bière, les fûts pleins étaient roulés depuis le chariot vers la cave. Un

ascenseur avait été installé. Un employé de la brasserie montait les fûts vides qui, à l'époque, étaient plus grands que ceux que l'on utilise actuellement.

Un train passait deux fois par jour. Soit, il était vide, soit il ramenait des déchets de la fonderie de Graffenstaden. Ces déchets étaient versés dans la gravière. Au retour, les wagons étaient chargés de gravier qui était transporté vers la gare de Graffenstaden. Lorsque la locomotive de la SAPT était en révision ou n'était pas disponible, une locomotive de la SNCF prenait le relais. Il y avait, dans les années 1940, un conducteur qui s'appelait Franz. Il portait une barbichette et avait des cheveux blancs. Il arrêtait le train au restaurant pour aller boire un verre chez Marguerite, la patronne de l'Illfischer.

### **Un club d'épargne**

Entre 1950 et 1960, le restaurant était de moins en moins fréquenté. En revanche, lors des fêtes du 14 Juillet, des fêtes locales, les « Messti », à l'occasion des remboursements du club d'épargne, on n'y trouvait plus de place tant il y avait de monde. En été, on y installait une terrasse habituellement bien fréquentée.

Vers la fin des années 1980, l'établissement a changé de gérant et s'est appelé « Le Fédéral ». Il avait gardé une clientèle fidèle jusqu'à la construction de la ligne du tramway. La CUS l'avait acquis pour la somme de 442 000 €. Il a fermé ses portes le 28 juillet 2008.



*Une équipe de salariés de l'usine Olida.*

## L'Usine **Olida**

En 1920 la maison Olida de Neuilly-sur-Seine avait racheté les terrains de l'île de la Niederbourg à Illkirch-Graffenstaden et y avait créé une fabrique de conserve.

Pendant quelques années Olida cultivait même deux à trois hectares d'épinards, de petits pois et de choux sur le territoire de la commune d'Ostwald. Une manne pour quelques femmes de la commune qui trouvèrent là leur gagne-pain, pendant la cueillette et la mise en conserve.

Des bouchers d'Illkirch et d'Ostwald avaient d'ailleurs obligation de venir faire tuer leurs bêtes sur l'île, dans des abattoirs communaux. Une viande ensuite stockée dans des frigos

alimentés par des barres de glace de 25 kg, fabriquées sur place.

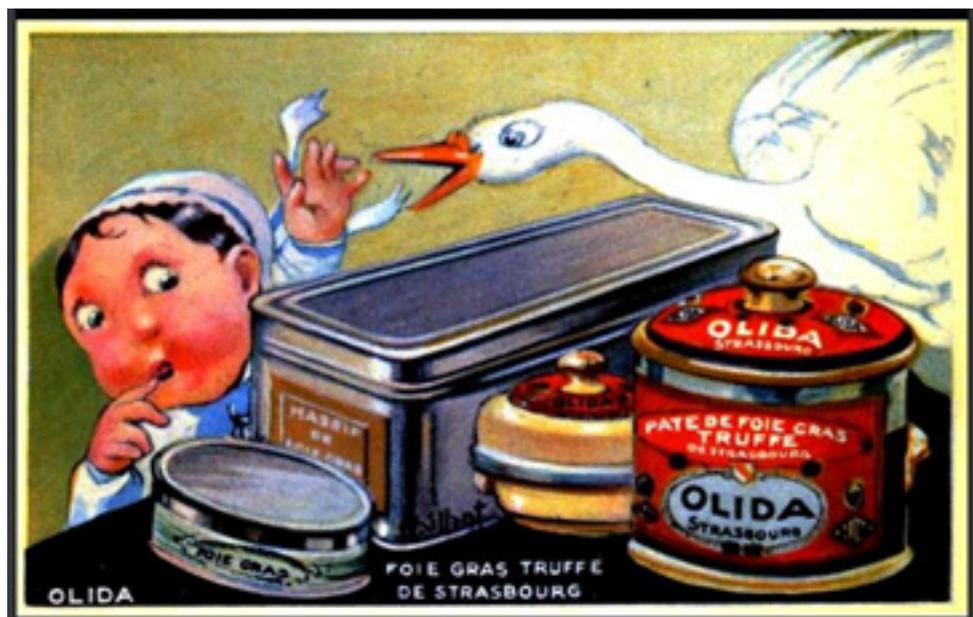
### **Un tiers des salariés viennent d'Ostwald**

À l'époque, l'entreprise employait 200 personnes dont un tiers venu d'Ostwald. Elle a d'ailleurs quelques spécialités réputées parmi lesquelles : pâtés de foie, choucroute, escargots en conserve ou foie gras. Les archives d'Olida font d'ailleurs état que cette spécialité incomparable avait été mise au point à Strasbourg au 18<sup>ème</sup> siècle par Clause, cuisinier du maréchal Contades.

Après la seconde guerre mondiale, la production illkirchoise se concentra sur le pâté de foie, le jambon, le salami et le foie gras. En 1980, le groupe Olida compte sept usines en France, emploie 5000 personnes et produit 12000 tonnes de conserve. Désormais trop à l'étroit sur la Niederbourg, Olida déménage en 1989 au carrefour de la rue du 23

Novembre et de la rue du Maréchal Foch, dans une usine neuve et ultramoderne de 16000 m<sup>2</sup>, aujourd'hui « Herta ».

Tour à tour occupée par une ferme, une blanchisserie et l'usine Olida, l'île de la Niederbourg à Illkirch-Graffenstaden accueillera bientôt des immeubles de standing.



## Les **tisanes** du Château de l'Ile



---

*Le Château de l'Ile, construit au début du XIIIe siècle par l'Empereur Henri II, fut rasé et récupéré en 1246 par l'évêque Henri de de Stableck. À la fin du siècle, le domaine redevint propriété de l'Empire. En 1412 l'empereur Sigismond le donna en gage à la ville de Strasbourg qui le conserva jusqu'à la Révolution.*

---

A la fin du XIXème siècle, le maire d'Ostwald, Léonard Heydt, acheta le domaine et rénova le château pour en faire une villa cossue. Lorsqu'il décède en 1901, sa veuve l'occupe jusqu'en 1915. En l'absence

d'héritiers susceptibles de le reprendre, le bien est vendu.

En 1918, Jean Darbois, commerçant en faïences à Forbach, l'achète et y installe sa famille. En 1921 il décède, son épouse, Antoinette gère le domaine en attendant que leur

filz René prene les affaires en main. Passionné de botanique, ayant le sens des affaires et des relations humaines, René Darbois crée en 1930 une entreprise : **Schloss Inselburg – Tee**.

Il a lu les écrits du prêtre allemand Sébastien Kneipp, il s'est aussi informé et entretenu avec des amis pharmaciens. Convaincu que le surmenage mène l'homme à sa perte, il préconise un retour au naturel, à la consommation d'écorces, de racines, de plantes que l'homme a de tous temps consommés pour se nourrir, se soigner.

### Des plantes locales

Autour du château, il fait travailler la terre pour y semer des herbes et plantes qui seront récoltées, séchées, moulues avant d'être conditionnées. Au Nord du château, au-delà de la ferme, il fait construire un bâtiment de 600 m<sup>2</sup> sur 3 niveaux : au rez-de chaussée sont installées les machines à mélanger, l'emballage, l'administration, etc., au premier étage les produits finis sont entreposés, au grenier sont stockés les produits bruts.

La production locale ne permettait pas de répondre à tous les besoins et René Darbois se fournissait aussi chez des grossistes en herboristerie lyonnais et importait des plantes du Nord de l'Allemagne.

### Grand Prix à la Foire Européenne

La publicité était faite à travers des brochures telles que **Schloss Inselburg Kurier** qui vantaient les

bienfaits des tisanes : retour au naturel, joie et santé. Elles rappelaient aussi l'ancienneté du site et le milieu naturel favorable à la production végétale. Elles énuméraient et décrivaient les 16 variétés de tisanes proposées, et très important, conseillaient leur « mode d'emploi », comment consommer la tisane pour rendre la cure efficace. Des lettres de patients satisfaits et soulagés confirmaient l'efficacité des produits.

Le succès fut rapide. En 1933 les tisanes du Château de l'Île obtiennent le Grand Prix à la Foire Européenne de Strasbourg, en 1934 elles sont déclarées hors concours avec félicitations du Jury.

Les tisanes du Château de l'Île ont aussi procuré du travail à quelques villageois. En 1930, 3 personnes, 10 par la suite jusqu'en 1940, 20 personnes dont certaines femmes à temps partiel de 1940 à 1944.

Le bombardement de la commune en septembre 1944, provoque d'importants dégâts à la structure : toiture, machines et matière première détruites. Après la guerre, la législation française exige le diplôme de pharmacien pour régir la fabrication de produits pharmaceutique.

René Darbois loue son entreprise en 1946 à un pharmacien. Elle devient SARL Labo Robal. Mais les produits pharmaceutiques chimiques prennent le pas sur les tisanes et l'entreprise périclite pour disparaître à la fin des années 1960.

# Souvenirs d'un bouilleur de cru

---

*Jean-Marie Gillig, de la rue du Roethig, se souvient de son oncle Willy Schell qui distillait. Il participait dès l'âge de dix ans à tous les stades des opérations, depuis la cueillette des cerises, des pommes et des poires ou le ramassage des mirabelles et quetsches jusqu'à la phase terminale de la mise en bouteilles du Schnanps.*

---

Mon grand-père et mon père disposaient derrière notre maison rue du Roethig d'un verger d'une vingtaine d'ares dans lequel ils avaient planté plusieurs arbres fruitiers : principalement des cerisiers, des pommiers, des mirabelliers et des pruniers de la variété « quetsche d'Alsace », mais aussi quelques poiriers et noyers. À l'exception de ces derniers, tous ces arbres, outre leurs fruits pouvant être consommés crus ou sous forme de délicieuses tartes, donnaient une récolte abondante destinée à être mise en tonneaux pour être ensuite distillée sous forme d'eau-de-vie dénommée en alsacien *Schnanps*.

Avec mon oncle Willy Schell, je participais dès l'âge de dix ans à tous les stades des opérations, depuis la cueillette des cerises, des pommes et des poires ou le ramassage des mirabelles et quetsches jusqu'à la phase terminale de la mise en bouteilles du *Schnanps*.

Dans cette perspective, la première tâche consistait à nettoyer au printemps les tonneaux en bois de chêne pour qu'ils soient en état de propreté impeccable et ainsi éviter la présence de germes pathogènes qui

auraient pu altérer la fermentation du moût.

### **Du soufre pour nettoyer les tonneaux**

Ces tonneaux devaient être lavés à grande eau au jet, plusieurs fois rincés, et ensuite subir, une fois secs, un confinement intérieur dans une atmosphère aseptique qui était produite par la combustion d'un brandon de soufre. Cette opération était quelque peu complexe, car il fallait, après avoir allumé le brandon suspendu à un fil de fer, l'introduire dans la partie supérieure du fût par une petite ouverture qu'il s'agissait de boucher hermétiquement. Pour ce faire, le dessus de chaque fût comportait une pièce de bois d'une vingtaine de cm<sup>2</sup> qui y avait été découpée par le tonnelier pour servir de bonde.

### **Les fûts des Tanneries**

Cette pièce disposait d'une tige filetée sur laquelle venait se fixer une clavette en bois et un écrou à collerette. Lorsqu'on avait fixé et vissé

l'ensemble dans le fût, celui-ci était stocké à la cave dans l'attente de la prochaine récolte de fruits. Au cours des années 1980, au lieu d'utiliser des tonneaux en bois dont l'entretien et la manipulation exigeaient beaucoup de savoir-faire, nous nous sommes servis de fûts de couleur bleue en plastique qu'il était facile de se procurer aux Tanneries de France (Ets Costil) à Lingolsheim pour un prix modique, ces contenants s'avérant très pratiques une fois qu'ils avaient été vidés et dument débarrassés des restes de produits chimiques.

Naturellement, il fallait d'abord procéder, avant tout nouvel usage, à un nettoyage complet au moyen d'un détergent et leur faire subir le même traitement au soufre qu'à un tonneau en bois. Pour permettre l'évacuation du gaz carbonique au cours de la fermentation, mon oncle avait percé chaque couvercle et y avait fixé une petite bonde en métal filetée munie d'un écrou de fermeture.

### **Sans rajout de sucre**

À la fin du mois de juin, je me joignais à grand'mère et à l'oncle pour la cueillette des cerises. Juchés sur une échelle en bois, nous cueillions les bigarreaux et les guignes à pleines poignées pour les mettre dans des paniers en osier que nous versions ensuite à la cave dans un fût de 120 litres qui avait été rouvert à cet effet. Après quelques jours, débutait la fermentation, processus spontané de chimie naturelle, qu'on pouvait constater au vu des bulles gazeuses qui venaient crever la surface du moût et à l'odeur forte, mais pas désagréable, qui s'en dégageait.

Contrairement à des pratiques en usage auprès de certains bouilleurs de cru souhaitant un distillat plus riche en alcool, il était inutile de rajouter au moût du sucre du commerce, ce qui était d'ailleurs rigoureusement interdit par la réglementation, les fruits contenant eux-mêmes des ferments et des levures naturelles transformant en alcool leur sucre.

### **Récoltes de mirabelles et de quetsches**

Pendant toute la durée de la fermentation, il convenait de surveiller la transformation du moût et lui assurer suffisamment d'air en maintenant légèrement ouverte la bonde, de manière à éviter tout débordement dû à une trop forte pression. Lorsque le processus touchait à sa fin, ce que l'on vérifiait par l'absence d'effervescence du moût et par une nette odeur d'alcool exhalant de la bonde du fût, il restait à le fermer hermétiquement en attendant la distillation.

Toutes ces opérations étaient reconduites au fur et à mesure que les divers fruits parvenaient à maturité dans le verger. Au mois d'août il fallait procéder à la récolte des mirabelles, et en septembre à celle des quetsches. Ces fruits n'étaient pas cueillis sur l'arbre mais nécessitaient d'être ramassés à terre.

### **Avec l'oncle Willy**

Mon oncle, au moyen d'une longue perche en métal coudée à son extrémité, secouait les branches pour faire tomber les mirabelles ou les quetsches qu'il suffisait de prélever, à

genoux au ras du sol, pour les mettre dans des seaux et les verser dans les tonneaux. Cela nécessitait quelque précaution. En effet, si faute d'attention, on laissait mêler quelques brins d'herbe aux fruits, gare aux mauvaises surprises ! La qualité de l'eau-de-vie produite pouvait se révéler de mauvaise qualité et être altérée dans son goût. C'est pourquoi, avertis du risque, nous étions sages et dispositions des bâches de toile autour du tronc de l'arbre pour recueillir les mirabelles et quetsches gaulées par Willy.

### **L'achat de fruits était interdit**

La récolte des poires se faisait également au mois de septembre, avant celle des pommes qui avait lieu en octobre mais que nous ne destinions pas à la distillation. Comme notre verger ne donnait pas suffisamment de poires, il me vint l'idée, une fois que j'avais acquis le savoir-faire d'un vrai bouilleur de cru à l'âge adulte, de compléter la récolte par l'achat de poires auprès d'un producteur d'un village près de Brumath en vue de les distiller. Pratique interdite que j'ignorais et qui fut fatale à un parent de la famille, lequel, bien que propriétaire récoltant de fruits, avait acheté plusieurs cageots de poires Williams au marché-gare de Cronembourg.

Sans doute, son nom et son adresse avaient été repérés par les services fiscaux lors d'un contrôle des factures du grossiste en fruits du marché-gare ou peut-être même avait-il été dénoncé on ne sait exactement par qui. Quoiqu'il en soit, le faitif découvert dut s'acquitter d'une

amende salée et perdit à jamais le privilège de bouilleur de cru. Mais à l'époque, c'était en 1985, 1986 ou 1987, j'ignorais l'interdit et pus faire distiller mes poires Williams achetées cash sans facture !

### **Sous le nom de ma mère**

Je distillais en toute légalité sous le nom de ma mère, allocataire de la franchise en tant que conjoint survivant de mon père. Avant toute opération de distillation, il est impératif trois jours auparavant de se rendre à l'administration des douanes et contributions indirectes qui depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1993 contrôlent et perçoivent les droits (alors qu'autrefois cela se faisait auprès de la recette buraliste des contributions indirectes située rue des Sœurs à Illkirch Graffenstaden), remplir un formulaire mentionnant le nom et l'adresse du bouilleur de cru et du distillateur professionnel, le descriptif et le volume des matières à distiller, le lieu où aura lieu la distillation, avec les horaires de début et de fin, etc.

Vers les mois de novembre-décembre venait le temps de se rendre à la recette buraliste d'Illkirch Graffenstaden pour les formalités réglementaires, préalables aux opérations de distillation. Trois *Schmanpsbranner* exerçaient à titre professionnel cette fonction à Ostwald dans les années succédant au Deuxième conflit mondial : Charles Kiehl, impasse du Melon, Louis Keller impasse de la gravière et Eugène Riegel, rue de Lorraine. C'est ce dernier que mon oncle et ma mère avaient choisi en raison d'une

meilleure accessibilité de son atelier, car il fallait prendre nous-mêmes en charge le transport des tonneaux que nous effectuions avec une carriole à timon dans laquelle on mettait également le bois de chauffe et quelques briquettes.

### Eugène Riegel, « Schnanpsbranner »

L'alambic du père Riegel avait déjà une patine attestant son âge et datait vraisemblablement des débuts du XX<sup>e</sup> siècle, au plus tard des années 1930 lorsque fut ouverte sa *Schnanpsbrannerei*. Il se composait de deux parties bien visibles identiques à celles de l'alambic représenté dans l'ouvrage de G. Pagès, *Les eaux-de-vie et les alcools*, Hachette, 1919.



Lorsque tout le matériel était en place, le père Riegel commençait par allumer le foyer avec le bois de chauffe, puis prélevait une partie du moût du premier fût pour le verser dans la cuve. Il vissait ensuite le col de cygne sur le chapiteau et le serpentín du condenseur. Il nous restait alors, mon oncle et moi, à attendre patiemment et à participer au lent processus permettant de transformer

le moût en eau-de-vie pendant que notre *Schnanpsbranner* assurait la conduite du feu et de temps en temps venait toucher le col de cygne pour constater son échauffement, signe que les vapeurs résultant de la chauffe du moût progressaient lentement vers le condenseur.

### La première passe

Assister à ce spectacle était toujours pour moi un événement exceptionnel d'autant que j'y prenais aussi ma part de travail, étant spécialement chargé d'actionner la pompe à bras aspirant dans la nappe phréatique l'eau nécessaire au refroidissement du serpentín. Enfin venait le moment attendu où un premier filet de liquide coulait du bec terminal du serpentín dans un seau émaillé, dégageant une odeur enivrante qui émoustillait nos narines et se répandait dans l'atelier en se mêlant aux senteurs du bois brûlé dans le foyer.

Cette première passe - *dr' Rohbrand* - prenait plus d'une heure et donnait un alcool d'environ 25 à 30 degrés centésimaux que le père Riegel mesurait en plongeant un alcoomètre dans le distillat. Ensuite, ce premier distillat étant rechargé dans la cuve soigneusement débarrassée du moût précédent, venait la repasse - *dr' Gentbrand* - devant assurer la qualité optimale du *Schnanps*. Vers le terme de cette phase, les 20 à 30 premiers centilitres qui s'écoulaient du serpentín du condenseur et que l'on appelait la tête de la distillation donnaient le *Vorlauf*, eau-de-vie d'un très fort taux d'alcool censé avoir des vertus thérapeutiques équivalentes à

un alcool pharmaceutique à 80°. On recueillait ce distillat dans une petite bouteille dont maman et grand'mère usaient pour des frictions et des désinfections de plaies.

### **Des bonbonnes revêtues d'osier**

Au bout de quelques heures de passe et de repasse qui nous occupaient un après-midi entier et nous menaient tard dans la soirée jusqu'à ce que les tonneaux fussent vidés de leur moût, le précieux liquide titrant 50° au moins était transvasé dans des bonbonnes revêtues d'osier que maman nommait en alsacien *Gonther*, et nous quittions alors les lieux avec dans le nez de capiteuses et persistantes senteurs dont ma mémoire olfactive a conservé l'empreinte.

Il restait à s'acquitter, avant de récupérer les bonbonnes, des formalités administratives réglementaires auprès de la recette buraliste d'Illkirch Graffenstaden. On y délivrait, sur la foi des informations que nous avions portées sur le formulaire de déclaration, un acquit-à-caution, précieux papier qui nous permettait de transporter dans un délai fixé notre *Schnanps* à domicile.

### **La mise en bouteille**

À ce stade, le plaisir ultime consistait à transférer dans des bouteilles soigneusement nettoyées et rincées le *Schnanps* qui à nouveau embaumait l'atmosphère de ses odorants effluves. Les bouchons et les étiquettes à coller sur les bouteilles, je les achetais près de la gare de Strasbourg Petite rue de la Course,

dans un magasin qui a fermé ses portes il y a bien longtemps.

Après le décès d'Eugène Riegel en 1986, son épouse Marie continua à exploiter encore pendant quelques années l'atelier de distillation, aidé parfois par son fils Francis. Je me souviens d'avoir passé avec cette brave et courageuse femme, aussi experte dans l'art de la distillation que son défunt mari, quelques heures à la fin des années 1980 en sa compagnie pendant que s'effectuait la magie de la transformation des fruits en *schnaps*, et que nous devisions de choses et d'autres, mais aussi de souvenirs d'antan, nos familles respectives ayant quelque lointain lien de parenté.

### **Le mérite de l'association des arboriculteurs**

Lorsque Mme Riegel décéda en 2005, la dernière page de l'histoire de la distillation au n° 17 de la rue de Lorraine était déjà refermée. Aujourd'hui, malgré le fait qu'il n'y ait plus de distillateurs professionnels à Ostwald, rien n'interdirait à un propriétaire ou locataire de verger à faire distiller sa production de fruits en tant que bouilleur de cru amateur auprès d'un distillateur professionnel en s'acquittant des taxes réglementaires.

Quand on sait que malgré les efforts méritoires de l'association des arboriculteurs d'Ostwald, peu de résidents locaux s'intéressent encore au devenir des vergers qui disparaissent devant la progression des chantiers de construction, peut-on encore aujourd'hui évoquer la distillation autrement que par la mémoire des anciens, amoureux de

leurs arbres fruitiers et de leur art de produire cette eau dite de vie, si riche de l'arôme des fleurs et des fruits qui l'ont fait naître ?

### **Le souvenir de la *Schnanpsbrannerei***

Il m'arrive rarement de boire un petit verre de *Schnanps*, à la rigueur à l'ancienne manière de maman ou de grand' mère en y trempant un morceau de sucre et en accompagnement d'une tranche de tresse *Zopf*, voire d'un *Canféschnanps*. J'ai pourtant en réserve dans ma cave plusieurs bouteilles de mirabelle ou de quetsche datant des années 1980 qui a l'occasion servent à parfumer une pâtisserie, un *Bettelmann* par exemple. Depuis que j'ai fait abattre mon dernier noyer qui était régulièrement

envahi ces dernières années par une vermine pourrissant les coques, je ne peux plus faire de liqueur de noix comme je le pratiquais à la Saint Jean d'été lorsque les noix étaient bien vertes.

Certaines années, lorsque la récolte de mes cerises Montmorency est bonne, il m'arrive d'en mettre quelques-unes en bocal, revêtues d'une bonne dose de *Kirschwasser* que j'achète chez un producteur de l'Ortenau en Allemagne, ma réserve de *Kirsch* étant épuisée depuis belle lurette. Mais me reste encore dans les narines le souvenir olfactif des senteurs que je respirais en compagnie de M et Mme Riegel et de mon oncle Willy dans la *Schnanpsbrannerei* de la rue de Lorraine à Ostwald.



*Un propriétaire ou locataire de verger peut faire distiller sa production de fruits auprès d'un distillateur professionnel.*



*Une forge : l'âtre et la cheminée, le soufflet, l'enclume, l'étau, les outils.*

## La dernière **forge** artisanale

---

*Alphonse Roebri a été le dernier forgeron d'Ostwald. Il s'y était installé en 1934 au 5, rue des Vosges. Rosalie, son épouse, modiste, allait créer une quincaillerie.*

*Le témoignage de François Roebri*

---

En 1934 Alphonse Roebri de Kaltenhouse a acquis la forge Oertel et s'est installé à Ostwald. Il avait appris le métier de forgeron chez son oncle. En faisant son compagnonnage puis le service militaire dans la cavalerie à Cergy-Pontoise, il avait complété sa formation. En 1929 il avait obtenu le brevet de maréchal-ferrant. Revenu dans son village, il avait épousé Rosalie Mary, issue d'une famille de potiers de Soufflenheim. Elle était modiste, créait et confectionnait des chapeaux pour dames. Tous deux voulaient s'installer

à leur compte et se rapprocher de Strasbourg.

Par le passé, dans chaque village, un forgeron façonnait à chaud les métaux. Il possédait un foyer surmonté d'une imposante cheminée, un soufflet pour attiser le feu, une enclume pour battre le fer, une bassine d'eau pour refroidir les pièces travaillées et de nombreux outils notamment des pinces et des marteaux de toutes tailles et formes constituaient et meublaient son atelier qui était aussi un lieu de rencontre privilégié pour les habitants.



*La forge Oertel, rue des Vosges vers 1916 – 1917. A droite le forgeron Joseph Oertel.*

### **Ferrer les chevaux, réparer les outils**

À Ostwald, au fil du temps, les forgerons se sont succédés et la localisation de la forge s'est déplacée. Ainsi Kauffmann Arbogast, Schmid's Gast, exerçait rue de Normandie ; les Heydt se sont succédés pendant près d'un siècle au 16 rue Leclerc. Vers 1930, Joseph Oertel, héritier d'une autre lignée de forgerons, Schmid's Andres, Schmid's Martin, met en vente son atelier, 5 rue des Vosges.

Alphonse l'a repris. Il y ferre les chevaux des agriculteurs locaux, soigne les sabots blessés, forge et répare toutes les pièces ou outils métalliques utilisés au quotidien par les villageois : attelages, outils agraires, etc.

Très tôt le matin, il allumait le foyer de la forge et peu après l'enclume résonnait sous les coups de marteau.

Cette ambiance sonore faisait partie de la vie du village comme le chant du coq.

### **À la forge de La Salva**

Le charron fabriquait les chariots en bois utilisés par les agriculteurs et pour le transport des marchandises. Le forgeron devait en garnir les roues d'un cerclage en fer. Dans un premier temps le fer plat devait être cintré. Ensuite les extrémités étaient soudées par forgeage à chaud. Enfin la mise en place se faisait à chaud, une fois le métal dilaté. Chacune de ces opérations exigeait de l'adresse et une bonne maîtrise du métier.

L'urbanisation du village, la diminution du nombre d'agriculteurs, la mécanisation de leurs travaux, ont progressivement réduit le travail de la forge et obligé Alphonse à en arrêter

l'exploitation. Il a pu, cependant, exercer ses compétences à l'usine de mécanique « La Nouvelle SALVA. » située à Ostwald, rue de l'Île des Pêcheurs. Il y forgeait au marteau-pilon des leviers et autres pièces pour les aiguillages et la signalisation des voies ferrées.

Rosalie, l'épouse d'Alphonse, en tant que modiste, confectionnait des chapeaux appréciés par une clientèle fidèle qui, à chaque printemps, les renouvelait. Au contact des villageoises elle a senti naître de nouveaux besoins. Elle a commencé à proposer quelques articles de ménage et progressivement la gamme s'est diversifiée. À partir des années 1950 on trouvait à la « Quincaillerie Roehri »

tout ce dont on pouvait avoir besoin au quotidien : articles de ménages, quincaillerie, poêles, jardinières, grillages etc. et même des appareils électro ménagers. Le choix restait limité mais les besoins étaient également restreints.

En 1965, Alphonse et Rosalie ont pris leur retraite et vendu leur fonds de commerce. Trois couples de quincailliers leur ont succédé. Puis il n'y a plus eu de repreneur. La concurrence des grands magasins autour de Strasbourg avait entraîné la fermeture des petits commerces de proximité. En 1993, la propriété agrandie et adaptée aux fonctions et besoins successifs a été vendue.

# Les confiseries d'Alfred Ehret

De nombreux Ostwaldois se souviennent de la confiserie d'Alfred Ehret. L'artisan confiseur avait créé son entreprise en 1948. Il s'était installée Impasse de la Glacière à Ostwald dans une petite dépendance de l'habitation.

Le confiseur était devenu un spécialiste des sucres d'orge qui, pour l'essentiel, étaient vendus aux forains qui les proposaient dans leurs stands lors des fêtes foraines.

« Sophie Ehret, l'épouse d'Alfred, était une amie d'enfance de ma mère que j'accompagnais de temps en temps pour une visite. J'ai encore de bons souvenirs du premier atelier, mais surtout de la rue des Saules où j'avais le droit de démouler les sujets en chocolat », se souvient Roger Fischer.

En 1950, l'artisan avait construit une nouvelle habitation et un atelier plus important dans la rue

des Saules. Il était secondé par sa femme Sophie et les membres de la famille, notamment par son fils Claude.

C'est là que l'entreprise s'est vraiment développée. Elle confectionnait le sucre d'orge, les croquants, les arachides et les amandes grillées, les lapins et autres sujets en chocolat pour les fêtes de Pâques, les pères Noël et autres sujets, des bonbons de toutes sortes.

Les habitants d'Ostwald connaissaient tous la fabrique mais la clientèle dépassait le cadre local. Des centrales d'achat des magasins, tel SADAL et autres, venaient s'approvisionner.

En 1975, le confiseur a pris sa retraite et vendu l'affaire à un boulanger-pâtissier de Gundershoffen. Son fils Claude avait choisi une autre voie professionnelle et ne pouvait pas prendre la succession.



*Papa Alfred, maman Sophie, le fils Claude et Marie la Grand-mère, maman de Sophie.*

# Une Coop **rouge** et une Coop **noire**

---

*À Ostwald, se souvient Rémy Schwartz, existait, avant la deuxième guerre mondiale, deux Coop, l'une dite Coop rouge et l'autre, la Coop noire.*

---

Deux Coop étaient en concurrence à Ostwald avant la deuxième guerre mondiale. L'une était dite "Coop rouge" et l'autre "Coop noire". Malheureusement cette institution si prospère pendant des décennies a disparu aussi à Ostwald suite à une liquidation judiciaire prononcée le 30 avril 2015. Les magasins ont été fermés et le personnel mis au chômage.

Ces sociétés coopératives étaient implantées en Alsace depuis le début du XXème siècle. Les Coop étaient de petites épiceries généralistes situées au cœur des villages et des quartiers.

### **Au coin de la rue des Vosges et de la rue Foch**

La Coop rouge ou Société coopérative créée en 1890, était implantée à Ostwald au coin de la rue des Vosges et de la rue du Maréchal Foch. Ce bâtiment existe toujours. Il est aujourd'hui occupé par le restaurant Le Cadre (voir les DNA 4 avril 2015).

La Coop noire, la Société coopérative indépendante créée en 1922, avait aussi un magasin à

Ostwald. La boutique était provisoirement installée dans la première maison de la rue de l'Église dans une pièce mise gracieusement à disposition par les époux Armand Kolb.

Armand Kolb était connu à Ostwald parce qu'il était chauffeur du trolleybus qui reliait la station « Restaurant Bellevue » au Roethig à Strasbourg.

### **Bâtiment acquis par le Cercle catholique**

Par la suite la Coop noire a été installée dans une grange achetée et transformée en magasin de vente. Cette grange se trouvait à l'emplacement occupé par le cabinet vétérinaire, place De Gaulle, en face de l'actuelle Ruche.

Je me rappelle encore que la mère d'un copain de classe était vendeuse dans cette Coop ou j'allais acheter des cahiers.

La Coop noire avait, en 1930 à Illkirch, un entrepôt route Burkel. Le bâtiment avait été acquis par le Cercle catholique. Pendant l'occupation, la Coop noire d'Ostwald a été fermée et ne subsistait plus que la Coop du coin

des deux rues des Vosges et du Maréchal Foch.

Après la seconde guerre mondiale, dans le département, plusieurs coopératives ont fusionné pour créer l'Union des coopérateurs d'Alsace.

Je m'abstiens de tout commentaire politique parce que, pour les uns, ces magasins répondaient à une nécessité locale, pour d'autres, il s'agissait avant tout d'un défi lancé aux commerces existants.



*À l'époque, les bureaux de la Coop « noire » se trouvaient à Illkirch-Graffenstaden.*



## L'entreprise de **tests et mesures** a pris son envol à Ostwald

---

*Le 1<sup>er</sup> octobre 2016, l'entreprise familiale Mecasem ouvre ses portes. Ce sera l'occasion de découvrir un métier méconnu du grand public mais essentiel pour l'industrie : les essais de matériaux, les analyses techniques et la métrologie. Marc Meyer était apprenti ajusteur à l'usine d'Illkirch-Graffenstaden où travaillaient son père et son grand-père. Il a monté un atelier dans le garage de sa maison construite quai Heydt à Ostwald. Le groupe présent sur les principaux bassins industriels de France et d'Allemagne est dirigé aujourd'hui par ses filles Stéphanie et Sophie. Il compte 115 salariés*

---

« On est tombé sur un bon... », lance Marc Meyer, 66 ans, sortant d'un atelier. Il s'entretenait avec l'un des 56 salariés de l'usine d'Ostwald dont il a fait l'éloge. L'ancien chef d'entreprise est toujours là. C'est lui qui a monté les ateliers où se font les essais, entre autres, de siège d'avion,

de marche d'hélicoptère, où l'on apprécie la résistance et la qualité des barres de fer, etc. C'est lui qui a créé l'entreprise familiale qui compte un autre domaine d'activités : la métrologie. L'entreprise Mecasem née à Ostwald est désormais entre les mains de ses filles.



*Marc Meyer, Stéphanie Chevalier, directrice générale du groupe, et Sophie Seber, responsable du pôle métrologie.*

Les parents de Marc, leur papa, habitaient dans la rue de l'Église, en face de la maison des Soeurs. Il a fréquenté l'École du centre.

Le certificat d'études en poche, comme de nombreux ostwaldois, comme son père et son grand-père, il a rejoint l'usine de Graffenstaden. Il apprendra le métier d'ajusteur. « Nous avions 50% de cours théoriques et 50% de cours pratiques », précise Marc. Il travaillait comme ouvrier, monteur de machines-outils, lorsque, un samedi matin, il est embauché à Kehl alors qu'il accompagnait un copain employé sur l'autre rive du Rhin.

### **« Au bon endroit au bon moment »**

« C'était, note Marc Meyer, la grande époque des travailleurs frontaliers. On m'a proposé le double de ce que je gagnais à Illkirch. J'avais un bon poste de travail, un meilleur salaire, la responsabilité de la

formation des apprentis... Dans cet atelier, on fabriquait des éprouvettes d'essais pour le laboratoire qui, au fil du temps, prenait de plus en plus d'ampleur. Un collègue ingénieur passionné de métallurgie transmettait son savoir. J'étais au bon endroit au bon moment. Lorsque cet ingénieur est parti, on m'a confié la responsabilité du labo. Les clients venaient y faire leurs essais ».

Par la suite, dans les années 1980, la société allemande se trouvait en difficulté. Je gérais notamment la clientèle française. Parmi eux, De Dietrich, le groupe Apave spécialisé dans le domaine du contrôle. Les nouveaux administrateurs n'ont plus accepté de travaux externes pour des clients qui étaient plus ou moins des concurrents. « Les salariés ne savaient plus à quelle sauce ils allaient être mangés », se souvient Marc. Certains clients le solliciteront pour leurs travaux de laboratoire.



*L'entreprise occupe désormais 8000 m<sup>2</sup> dans de nouveaux locaux. Photo F. Ernst*

### **Le garage du quai Heydt**

« J'avais construit une maison au 2b quai Heydt. J'ai donc démarré dans mon garage. J'étais seul pendant 6 mois. Des clients accourraient de tous les côtés. Comme je n'avais pas de laboratoire, j'ai trouvé un compromis avec l'IUT d'Illkirch qui disposait des machines nécessaires ».

Marc Meyer a eu l'occasion d'acheter la maison voisine, d'y installer des bureaux et de construire un atelier à l'arrière pour y placer les machines d'usinage et d'essais. « Nous avons toujours eu de bonnes relations et été bien accueilli dans le quartier », constate l'entrepreneur.

Cinq ans plus tard, Mecasem achetait, toujours au quai Heydt, le garage Griesemann, qui fermait.

« Mais, à nouveau à l'étroit, nous avons trouvé des locaux proches à Eckbolsheim et loué des espaces au Parc des Tanneries en attendant la construction de l'usine actuelle.

### **Proche de l'aéroport et du centre-ville**

L'entreprise familiale ostwaldoise Mecasem occupe désormais 8000 m<sup>2</sup> au 90, rue de Lingolsheim. « J'ai toujours été très attaché à Ostwald. À aucun moment, je n'ai été tenté de m'installer ailleurs. Nous profitons d'une belle situation, nous sommes près de l'aéroport et du centre-ville, aussi de l'engouement pour le Marché de Noël, du train à grande vitesse... », confie Marc Meyer.

Pour se rapprocher de la clientèle, il a créé des filiales. Mecasem

métrologie est implanté à Besançon, Valenciennes, Paris, Nantes, Bordeaux, Lyon, Marnaz en Haute-Savoie, Dillingen en Allemagne.

Le groupe emploie désormais 115 salariés. « On a fait venir des familles entières qui se sont établis ici.

Pour usiner des éprouvettes, il faut une formation de fraiseur-tourneur mais pour les tests, il s'agit, pour l'essentiel de techniciens supérieurs et d'ingénieurs matériaux spécialisés. Pour l'aéronautique, on les a cherchés sur Paris », précisent Stéphanie Chevalier et Marc Meyer.



*L'entreprise intervient en laboratoire ou sur site dans divers domaines, entre autres, pour l'aéronautique et la chaudronnerie.*

*Photo F. Ernst*

## Mecasem Des essais de matériaux

Le savoir-faire de Mecasem désormais reconnu place l'entrepreneur ostwaldois au premier plan pour les essais sur matériaux, analyses techniques et la métrologie.

Le groupe dispose d'un large panel d'accréditations COFRAC (NF ISO/CEI 17025), NadCap (en ressuage et magnétoscopie) et est certifiées EN 9100 et ISO 9001. Il intervient en laboratoire ou sur site dans divers domaines, entre autres, pour l'aéronautique, la chaudronnerie, les structures métalliques, le transport, le ferroviaire, la construction, le bâtiment, l'ouvrage d'art, l'automobile, l'énergie, le nucléaire, la chimie, le médical.

**SE RENSEIGNER SUR L'ENTREPRISE <http://www.mecasem.com>**



Agence oleone [www.oleone.fr](http://www.oleone.fr) - Ne pas jeter sur la voie publique

*L'entreprise emploie pour l'essentiel des techniciens supérieurs et d'ingénieurs matériaux spécialisés.*

*Photo Francis Ernst*